

ALBERT CAMUS

LE MYTHE DE SISYPHE OU DONNER UN SENS A L'ÉXISTENCE

Assistant Prof. Dr. Alexandru LUCA
„Petru Maior” University of Târgu-Mureș

Abstract

Novelist, essayist and playwright, Albert Camus creates his work around two poles: the absurd and the revolt, two concepts which correspond to the two stages of his philosophical itinerary.

The revolution of the fact that the human being is free to live even if he has to suffer the consequences of his acts leads the author to the idea that the only value that gives meaning to his actions is the human nature.

The Myth of Sisyphus, essay on absurd illustrates the idea of human greatness which, despite his ephemeral existence assumes his condition trying to save himself through action.

Keywords: revolt, suicide, absurd, conscience, punishment

Essayiste, romancier et auteur dramatique, Albert Camus ordonne son œuvre autour de deux pôles : l'absurde et la révolte, pôles qui correspondent aux deux étapes de son itinéraire philosophique. La carrière de Camus est celle d'un moraliste qui accorde la première place aux idées, à la conscience et aux valeurs humaines. Son humanisme ressortira surtout dans le roman *La Peste* qui véhicule le message de la solidarité devant tout fléau qui peut s'abattre sur l'humanité. Dans le *Mythe de Sisyphe*, l'auteur prend en discussion deux problèmes philosophiques majeurs : le suicide et l'absurde. Par la parabole de ce héros tragique, Camus fait ressortir la condition de l'homme de tous les temps dont la destinée est tragique par le fait que sa vie est éphémère. Devant cette condition il ne reste à l'homme que deux solutions : soit le suicide, soit la révolte et d'ici l'action même si, apparemment, celle-ci est dépourvue de sens.

« *Les Dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir* ». Evoquant la légende de ce personnage à qui son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie avait valu « *ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever* », Camus reconnaît en lui le héros absurde. Pour Camus, Sisyphe est le héros ultime de l'absurde. Il a été condamné pour avoir défié les dieux et combattu la mort. Les dieux ont pensé qu'ils avaient trouvé une forme parfaite de torture pour Sisyphe qui atteindrait l'impossible, que la pierre reste au sommet de la montagne. Les dieux pensaient générer une frustration permanente, fondée sur l'espoir sans cesse renouvelé de Sisyphe. Pourtant, défiant à nouveau les dieux, Sisyphe est sans espoir. Il abandonne toute illusion de réussite. C'est à ce moment de désillusion que Camus considère Sisyphe comme un héros. Sisyphe commence à voir sa capacité à continuer, encore et encore, à supporter le châtement comme une forme de victoire.

Dans le **Mythe de Sisyphe** Camus essaie aussi d'établir le principe fondamental de sa pensée, qui sera d'ordre ontologique et qui apparaît à son auteur comme une sorte d'évidence qui rend superflue ou qui défie toute justification, toute argumentation. Camus se propose d'approfondir les évidences sensibles au cœur pour les rendre claires à l'esprit.

L'auteur soulève dans cet essai « *le seul problème philosophique sérieux qui est le suicide* ». Le suicidé, par son geste définitif, a prononcé un jugement également définitif sur la vie : « *la vie ne vaut pas d'être vécue.* » Or, selon Camus, dont l'éthique a toujours posé comme central le problème de l'accord entre la pensée et l'acte, une question est plus pressante qu'une autre selon les actes auxquels elle engage. Le geste du suicide garantit l'importance de la question et l'authenticité de la réponse car se suicider c'est avouer le non-sens de la vie, l'inutilité de l'existence. « *Mourir volontairement suppose qu'on a reconnu, même instinctivement, l'absence de toute raison de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance. On peut croire que le suicide suit sa révolte. Mais à tort car il ne figure pas son aboutissement logique. Il est exactement son contraire par le consentement qu'il suppose. Le suicide comme le saut, est l'acceptation à sa limite.* » Mais Camus refuse le suicide et il affirme que la vie, même si elle n'a pas de sens, même si elle est absurde, il faut vivre.

Selon Camus l'absurde est tout d'abord éprouvé comme un sentiment dont l'évidence, survenue de façon imprévue, ne saurait être démontrée. Il peut surgir « *au détour d'une rue ou dans le tambour d'un restaurant, dans le quotidien le plus banal, qu'inspire le caractère machinal de l'existence sans but :* » « *Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plus part du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'écœurement* ». Cette découverte peut naître du sentiment de l'étrangeté de la nature, de l'hostilité primitive du monde auquel on se sent tout à coup étranger. Ou encore de l'idée que tous les jours d'une vie sans éclat et intérêt sont soumis au lendemain, alors que le temps qui conduit à l'anéantissement de nos efforts et buts s'avère être le véritable meneur de jeu. Ce sentiment de l'absurde bouleverse toutes les habitudes de celui qui le ressent, lui provoquant un malaise difficile à supporter. L'homme acquiert à travers ce sentiment une nouvelle expérience du temps qui devient son pire ennemi puisqu'il l'achemine vers la mort.

La vision du monde est soudainement bouleversée et la nature, les objets qui l'entourent et qui lui étaient familiers deviennent tout d'un coup étrangers. Dans cette perspective, la mort est perçue comme certitude mathématique et la seule issue de la vie parce qu'elle vient enlever tout sens à la vie qui n'est plus qu'une aventure absurde. Après la description phénoménologique du sentiment de l'absurde, Camus entreprend une analyse rationnelle de l'absurde. Cette analyse, qui s'appuie sur la raison, une raison qui connaît et affirme ces limites, pose comme principe fondamental l'irrationalité du monde. L'homme, selon Camus, se trouve dans l'impossibilité de connaître et de comprendre l'univers en le soumettant à un principe unique parce que le monde est d'une autre essence que la conscience humaine. Le monde résiste donc à ce « *désir éperdu de clarté* » qui raisonne au plus profond de la conscience de l'homme. Au cours de cette réflexion se précise nettement deux termes : le monde incompréhensible (vie quotidienne, banale, dérisoire qui finira dans la mort) et la conscience. Dans le choc imprévu que celle-ci subit, en ressentant l'absurde, elle va d'une part s'affirmer dans ce qu'elle a de caractéristique dans ce qui constitue sa nature authentique, d'autre part elle va chercher à se dégager. La conscience se sépare donc du monde, entre en

mouvement à la suite de la lassitude qu'elle ressent et qui est éprouvée comme le seul bien : « *car tout commence par la conscience et tout finit par elle* ».

Tout l'œuvre de Camus ne fera que défendre cette conscience, qu'il affirmera comme source de toute valeur. Pour Camus l'absurde est donc un rapport entre le monde et la conscience. Ce rapport est aussi une opposition car « *l'absurde est essentiellement un divorce. Il naît ni dans l'un ni dans l'autre des éléments comparés. Il naît de leur confrontation* » : Le monde n'est pas absurde, il est irrationnel. Absurde est la confrontation de la conscience qui est « *ce désir éperdu de clarté* » avec cet irrationnel : « *l'irrationnel, la nostalgie humaine et l'absurde qui surgit de leur tête-à-tête, voilà les trois personnages du drame* ». L'évidence postulée de la sorte implique également une autre : l'absence de Dieu, l'inexistence de tout au-delà, la présence unique de ce monde dont il dit : « *mon royaume est de ce monde* ». La seule réponse honnête, qui n'éludera rien, à la question : « *la vie vaut-elle ou ne vaut-elle pas d'être vécue ?* » est, selon Camus, la suivante « *Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or, on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour maintenir devant soi cet absurde mis à jour par la conscience. Vivre c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre c'est avant tout le regarder.* » Ainsi, la seule position philosophique cohérente, c'est la révolte qui est un éternel affrontement de l'homme et de sa propre nature obscure. Cette révolte remet le monde en question et elle n'est que l'assurance d'un destin impitoyable, moins la résignation qui devrait l'accompagner.

Camus exprime de même, entre autres, son opinion sur le rôle de l'histoire qui peut lui offrir des certitudes et le pousse à agir au lieu de se prêter à une contemplation stérile. « *Entre l'histoire et l'éternel j'ai choisi l'histoire parce que j'aime les certitudes. D'elles du moins, je suis certain et comment nier cette force qui m'écrase ? Il vient toujours un temps où il faut choisir entre la contemplation et l'action. Cela s'appelle devenir un homme. Sur le plan de l'histoire, cette constance de deux attitudes illustre la passion essentielle de l'homme déchiré entre son appel vers l'unité et la vision claire qu'il peut avoir des murs qui l'enserrent. Sur le plan de l'intelligence, je puis donc dire que l'absurde n'est pas dans l'homme (si une pareille métaphore pouvait avoir un sens) ni dans le monde, mais dans leur présence commune* ».

La révolte de l'homme absurde sera donc courageuse, parce qu'elle repousse l'espoir consolateur. Cette révolte est lucide puisqu'elle est la vision claire de l'irrationnel. Cette révolte est aussi orgueilleuse parce que l'homme est devenu son propre maître, son propre Dieu. L'homme est fier d'être aux prises avec une réalité écrasante à laquelle il sait résister pourtant, qu'il supporte dans le défi. La révolte confère à la vie son prix et sa grandeur, exalte la fierté de l'homme aux prises avec une réalité qui le dépasse, et l'invite à tout épuisier et à s'épuisier, car il sait que dans cette conscience et dans cette révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité qui est le défi. Le bonheur, conformément à cette réflexion, n'est autre que l'absurde devenu supportable, mais devenu supportable parce qu'il est regardé en face par l'homme qui en sort victorieux : « *Une certaine continuité dans le désespoir finit par engendrer la joie* ».

« *Je laisse Sisyphé au bas de la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphé enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni fertile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul,*

forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.» Heureux parce qu'il s'est rendu maître de son propre destin, en assumant l'absurde. »

Le débat philosophique suscité par Le Mythe de Sisyphe aboutit à une leçon de vie imprégnée de lucidité, la seule qui puisse donner un sens à l'existence :

Travailler et créer pour rien, sculpter dans l'argile, savoir que sa création n'a pas d'avenir, voir son œuvre détruite en un jour, en étant conscient que profondément cela n'a plus d'importance que de bâtir pour des siècles, c'est la sagesse difficile que la pensée absurde autorise. Mener de front ces deux tâches, nier d'un côté, exalter de l'autre c'est la voie qui s'ouvre au créateur absurde. Il doit donner au vide ses couleurs.

Bibliographie:

- Grenier, J., *Une œuvre, un homme*, dans Cahiers du Sud, 1943, no 53
Mounier, E., Malraux, *Camus*, Sartre, Editions du Seuil, Paris, 19636
N.R.F., *Hommage à Camus*, mars, 1960
Quilliot, R., *Camus*, Gallimard, Paris, 1972